



HAL
open science

Catégories et objets de pensée selon Rosch et Wittgenstein

Isabelle Delpla

► **To cite this version:**

Isabelle Delpla. Catégories et objets de pensée selon Rosch et Wittgenstein. Cahiers de Philosophie du Langage, 2003, Catégories, 5. hal-03811590

HAL Id: hal-03811590

<https://hal.science/hal-03811590>

Submitted on 1 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Catégories et objets de pensée

SELON ROSCH ET WITTGENSTEIN.

paru dans *Catégories*, Antoine Ruscio et Michael A. Soubbotnik (dirs.),
Cahiers de philosophie du langage, n°5, Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 231-262.

La « révolution roschienne », c'est-à-dire les transformations que les travaux de psychologie d'Eléonor Rosch ont apporté dans les théories de la catégorisation en psychologie et en anthropologie dans les années 70, après avoir été « un nouveau talisman »¹ de la linguistique du prototype dans les années 80 et 90 commencent à passer de mode. Certainement la révolution annoncée en psychologie et en linguistique a trouvé ses limites et s'est révélé n'être pas d'une entière nouveauté. Ce n'est donc pas de la pertinence pour la psychologie et la linguistique des travaux de Rosch qu'il sera question ici mais de leur signification philosophique. Il est d'usage dans les discussions sur la théorie des prototypes d'opposer un modèle classique ou aristotélécien à un modèle wittgensteinien de la catégorisation en appelant à la notion de ressemblance de famille et l'on a souligné à juste titre les ambiguïtés de cette référence, parfois infidèle, à Wittgenstein. Il reste que celle-ci mérite d'être prise au sérieux non seulement dans la théorie des prototypes mais aussi dans les critiques de cette théorie opérée par Rosch elle-même. Or, sauf exception², les travaux de Rosch n'ont guère retenu l'attention des commentateurs de Wittgenstein, même à propos des airs de famille ; réciproquement les débats sur la théorie des prototypes ont rarement pris la référence à Wittgenstein pour d'avantage qu'un mot d'ordre schématique.

N'étant pas spécialiste de psychologie cognitive ou de linguistique, je limiterai mon propos à présenter synthétiquement³ les vues de Rosch en renvoyant à l'excellente synthèse de ses travaux par le linguiste Kleiber dans *La Sémantique du prototype*. Je discuterai en un second temps de la cohérence de sa démarche de ses premiers travaux sur les couleurs jusqu'à ses (auto) critiques de la théorie des prototypes pour souligner à la fois les ambivalences et

¹ Selon une expression d'Hagège.

² Voir l'article très éclairant de Christiane Chauviré « Ce que les linguistes ont appris de Wittgenstein », in *Wittgenstein et la philosophie aujourd'hui*, sous la direction d'A. Soulez. Je me propose, à la différence de l'article de C. Chauviré axé sur la théorie des prototypes, de prendre en compte le parcours de Rosch jusqu'à ses quasi reniements des développements de la théorie du prototype.

³ Une synthèse de la théorie des prototypes se trouve dans l'article de Rosch « Categorization » de *l'Encyclopedia of Human Behavior*, vol 1, 1994 (cf. également un article synthétique « Principles of Categorization », in *Cognition and Categorization*, sous la direction d'E. Rosch et B. Lloyd, Lawrence Erlbaum éd., 1978). Dans *Women, Fire and Dangerous Things*, p. G. Lakoff (The University of Chicago Press, 1987) offre une vue d'ensemble de ces travaux, de leur interprétation et des différentes positions théoriques de Rosch. Pour une présentation synthétique et plus récente des développements de la théorie des prototypes en linguistique, outre *La Sémantique du prototype* de Kleiber, PUF, 1990, voir *Linguistic Categorization. Prototypes in Linguistic Theory*, par J. Taylor, Clarendon Press, 1995. Pour la place des vues de Rosch dans le courant de l'anthropologie cognitive, voir *The Development of Cognitive Anthropology* par R. d'Andrade, Cambridge University Press, 1996.

l'intérêt de ses références à Wittgenstein. Car les travaux de Rosch et ses efforts pour débusquer les présupposés philosophiques des recherches en psychologie offrent une approche nuancée du rapport entre catégorie et objet de pensée, notamment à propos du relativisme conceptuel. Pour analyser les relations de Rosch et de Wittgenstein⁴ en tant qu'elles éclairent la question des objets de pensée⁵, j'insisterai sur les expériences sur les couleurs, les plus significatives à ce sujet. Il s'agira de déterminer si les vues de Rosch sur la catégorisation et les airs de famille sont ou non une reviviscence du mythe du musée et de sa galerie d'objets de pensée.

I. Présentation des recherches

1) Remarques sur les couleurs

D'une formation initiale de philosophe, Eleanor Rosch s'est orientée vers la psychologie. Ses travaux participent de recherches sur la catégorisation ayant pour origine la question de la relativité linguistique. Si la théorie des prototypes bat en brèche certaines théories de la catégorisation « classiques », c'est d'abord à l'hypothèse Sapir-Whorf qu'elle répond. Telle qu'elle a été extraite des écrits, parfois elliptiques, d'Edward Sapir et de Benjamin Lee Whorf, linguistes et anthropologues ayant travaillé sur les langues Hopi et Navajo, cette hypothèse désigne la structuration de l'expérience et de la vision du monde par les catégories linguistiques. Le monde, selon eux, ne se présente pas comme une réalité pré-structurée mais comme un flux kaléidoscopique qu'organiseraient les catégories grammaticales des diverses langues. Ainsi, la langue Hopi, dépourvue de la distinction du sujet et du verbe, exprimerait une ontologie d'événements alors que la catégorie de substance et la dualité de l'espace et du temps seraient produites par cette distinction dans les langues indo-européennes. Cette hypothèse de relativité linguistique est connue comme celle de l'intraduisibilité entre langues dont les visions du monde diffèrent profondément. La linguistique est ainsi l'anthropologie première.

Les ambitions de Rosch, qui visait initialement à confirmer cette hypothèse, apparaissent bien plus modestes : si l'hypothèse de la relativité linguistique est valide, des

⁴ Je me référerai amplement à l'article que Rosch a consacré à l'élucidation de son rapport à Wittgenstein « Wittgenstein and Categorization Research in Cognitive Psychology », in *Meaning and the Growth of Understanding*, sous la direction de M. Chapman et R. Dixon, Springer-Verlag, 1987.

Contrairement à ce que le lecteur de Wittgenstein pourrait espérer, les travaux de Rosch n'apportent pas d'éclairage particulier ni ne s'inspirent des écrits sur la psychologie de ce dernier, mais se réfèrent essentiellement aux vues « classiques » du *Cahier Bleu* et du *Cahier Brun* ainsi que des *Investigations philosophiques*.

⁵ Je ne présenterai donc pas une vue exhaustive de la théorie du prototype et je délaisserai notamment l'idée d'un niveau de catégorisation privilégié qui n'est pas directement pertinente sur cette question, cf. à ce sujet « Aristote et Rosch : un air de famille ? » d'E. Pachery dans *Sémantique et cognition* de D. Dubois.

différences de langues devraient entraîner des différences de perception. A cet égard, les couleurs étaient considérées comme un des cas les plus clairs de relativité linguistique, comme un domaine de variation uniforme que les langues pouvaient découper arbitrairement et où s'observent les effets des catégories linguistiques sur des processus cognitifs non-verbaux. Or les travaux, discutables et discutés⁶, des linguistes de Berkeley Berlin et Kay ont à la fin des années 60 dégagé des aspects universels des couleurs. Il y aurait un nombre limité de termes de couleur de base et des individus de différentes langues devant en choisir les meilleurs exemples tendent à désigner les mêmes parties du spectre des couleurs : un bleu saphir plutôt qu'un turquoise, et s'ils ne possèdent qu'un terme pour le bleu et le vert, ils choisiront non un turquoise, mais un bleu saphir ou un vert émeraude pour meilleur exemple. Berlin et Kay ont appelé ces meilleurs exemples de couleurs choisis prioritairement « les points focaux ».

A leur suite, Rosch est partie de l'hypothèse que les termes désignant des couleurs de base, les catégories de couleurs, se formaient autour de points saillants d'un point de vue physiologique dans le spectre des couleurs. Ces couleurs attirent davantage l'attention et sont remémorées plus facilement. Pour évaluer la pertinence de l'hypothèse Sapir-Whorf, Rosch s'est donc tournée vers une langue n'opérant pas de distinction entre les couleurs focales, mais seulement une division binaire entre couleurs froides/sombres et chaudes/claires. Les expériences qui l'ont rendue célèbre⁷ ont été réalisées chez les Danis, peuple de Nouvelle Guinée (Ouest Irian) dont la langue ne possède que deux termes pour les couleurs (*mili* et *mola*), sans distinction chromatique. A supposer que le spectre des couleurs soit uniforme et indifférencié et que la saillance des couleurs focales ne soit pas pertinente pour leur reconnaissance et leur apprentissage, les Danis devraient avoir autant de difficultés à reconnaître les couleurs focales que non focales et à apprendre les termes les désignant. N'importe quel ensemble de couleurs serait aussi difficile à apprendre qu'un autre. En revanche, s'il existe une organisation pré-linguistique du spectre des couleurs autour de couleurs focales, il s'en suivrait que: 1/ il serait plus facile d'apprendre les catégories dans lesquelles les prototypes se situent au centre d'un ensemble de variations, d'une dégradation chromatique à partir d'un rouge sang par exemple, que celles où les couleurs focales sont des membres périphériques dans une dégradation chromatique à partir d'un jaune ou d'un orangé ; 2/ les couleurs focales seraient apprises les premières, qu'elles soient ou non centrales dans la catégorie ; 3/ les sujets tendraient à définir la catégorie comme un ensemble de variations à partir d'un point focal identifié comme l'exemple le plus typique de la catégorie même quand

⁶ Brent Berlin et Paul Kay : *Basic Color Terms. Their universality and their evolution*, University of California Press, 1969. Il a été notamment reproché à Berlin et Kay d'avoir interrogé des sujets, parlant certes différentes langues, mais vivant tous en Californie. Pour une critique de ces travaux ou de ceux produits dans ce courant de recherche critique envers Whorf, voir *Rethinking linguistic relativity*, de J. Gumperz et S. Levinson, Cambridge University Press, 1996. Ce recueil collectif revient sur les prétendues réfutations de la relativité linguistique comme celle de Rosch.

⁷ Pour le descriptif de ces expériences, voir notamment « Natural Categories », in *Cognitive psychology*, vol. 4, n°3, 1973, pp. 328-350.

le prototype naturel n'est pas central (par exemple si la catégorie part d'un rouge pour arriver à un mauve avec un violette pour centre)

Les expériences sur les couleurs et les formes se divisent en deux volets, l'un sur la reconnaissance non-verbale, l'autre sur la nomination et l'apprentissage d'un vocabulaire⁸. Concernant la reconnaissance non-verbale d'une couleur dans une quarantaine d'échantillons après un temps d'attente à l'ombre, les couleurs focales sont plus facilement mémorisées et reconnues selon des résultats étonnamment concordant avec ceux obtenus auprès d'Américains soumis à la même expérience. Concernant le processus d'apprentissage, les sujets se voyaient présenter trois ensembles de couleurs : dans le premier, les couleurs focales étaient centrales, dans le deuxième, les couleurs intermédiaires étaient centrales, sans couleurs focales. Un tel ensemble contenait des couleurs que les langues comme le français placent dans des catégories différentes (le rouge et le marron, le jaune et le vert) et viole donc l'hypothèse de catégories naturelles, mais devrait être appris aussi facilement si le spectre des couleurs était indifférencié. Enfin, dans le troisième ensemble, les couleurs centrales étaient adjacentes aux couleurs focales présentées comme membres périphériques. Les sujets de l'expérience, choisis parmi de très jeunes adolescents Danis, nouveaux venus dans des écoles indonésiennes, devaient apprendre un nouveau langage, fondé sur l'utilisation du vocabulaire clanique bien plus riche dans la langue Dani. Les termes utilisés étaient donc déjà connus.

En l'occurrence⁹, les différences de temps d'apprentissage sont éloquentes : le premier ensemble, où les couleurs focales étaient centrales, a requis 6 jours pour un apprentissage sans erreur, 10 jours pour le troisième ensemble et 13 jours pour le deuxième dépourvu de couleurs focales, avec abandon et réticences des sujets soumis à l'exercice. Les Danis apprennent bien plus vite les couleurs focales, même présentées comme périphériques, ainsi que les ensembles organisés autour d'elles.

Une deuxième série d'expériences fut menée sur la reconnaissance des formes pour lesquelles les Danis ont un vocabulaire aussi restreint que pour les couleurs. Les Danis se voyaient présenter des formes de base, les « bonnes formes » de la *Gestalt-psychologie*, cercles, carrés, triangles, et six transformations de ces formes, un carré non fermé, un carré avec un côté incurvé, un côté plus long, puis tracé à la main, etc. Concernant la reconnaissance pré-linguistique des formes, lorsque l'on demande aux Danis de regrouper les formes et de dire quelles figures sont les plus semblables, à la différence des couleurs, le groupement et l'appariement se font au hasard (des formes différentes comme les cercles et les carrés se trouvant appariées aussi bien que des formes semblables). En second lieu, on fait apprendre un nouveau vocabulaire à partir d'ensembles de formes, le premier où les bonnes

⁸ Cf. J. C. Pariente, « Le langage », in *Notions de philosophie*, sous la direction de D. Kambouchner, T. I, p. 405.

⁹ Il s'agit là des résultats expérimentaux les plus clairs notamment en regard d'autres expériences sur l'amorçage où les écarts en milli-secondes semblent nettement moins probants aux yeux du profane (cf. *infra*).

figures sont centrales, le second où une figure inachevée (carré non fermé) est le centre à partir duquel s'opèrent les dérivations, le troisième où les figures avec un côté incurvé sont au centre, etc.

Rosch note que les ensembles où les figures parfaites sont centrales sont appris plus facilement, avec moins d'erreurs que ceux où les figures déformées sont centrales et les bonnes figures périphériques. En second lieu, les figures parfaites sont plus faciles à apprendre singulièrement que les figures déformées (nombre d'erreurs allant du simple au quadruple). En troisième lieu, interrogés sur les exemples les plus typiques d'une catégorie, les Danis tendent à identifier les figures parfaites même quand celles-ci sont périphériques ; jugement sans équivalent en revanche pour les couleurs, les Danis ne trouvant pas pertinente une question portant sur le meilleur exemple d'une couleur. Au total, une corrélation apparaît entre facilité d'apprentissage d'un ensemble quand les bonnes formes sont centrales, la facilité d'apprentissage des bonnes formes prises individuellement dans un ensemble, et le jugement sur la détermination du meilleur exemple. Les catégories dont les membres centraux sont plus facilement appris sont également plus facilement apprises comme catégories prises globalement.

Partant du constat que les couleurs focales exhibant une saillance perceptive sont plus aisément identifiées, choisies, reconnues et remémorées, Rosch considère que certains membres sont clairement de meilleurs exemples de la catégorie que d'autres. Dans les domaines perceptifs, les points saillants de la catégorie peuvent être déterminés à partir du système perceptif humain. Le spectre des couleurs ne serait donc pas un donné indifférencié ni la catégorisation un découpage arbitraire d'un flux continu de perceptions. Ces points d'ancrage perceptifs dans des domaines comme la couleur, où les stimuli sont continus et non discrets, seraient également des points d'ancrage inter-culturels. Les couleurs focales sont en effet l'objet d'un accord intersubjectif. Les couleurs n'ayant pas de frontières définies, des désaccords inter et intra subjectifs apparaissent lorsque l'on interroge les sujets sur les limites des catégories ou sur la détermination de couleurs intermédiaires. Le relativisme en matière de couleur procéderait de l'interrogation des sujets sur des cas peu clairs. Partie pour confirmer l'hypothèse Sapir-Whorf, Rosch considère être parvenue à un résultat opposé.

Les désaccords inter-culturels et les difficultés du relativisme conceptuel tiendraient alors à l'obsession des limites claires, à une conception des catégories comme localement déterminées. S'inspirant de la critique par Wittgenstein de l'intension et de l'extension clairement délimitées des concepts, Rosch a suggéré qu'une catégorie ne se définit pas par ses limites et donc pas par une intension claire, un ensemble de conditions nécessaires et suffisantes (CNS), qui délimite l'extension du concept. Que peut être l'intension des concepts de couleurs ? Retrouvant la critique menée dans les *Investigations philosophiques* de l'élément commun qui *devrait* être présent dans la catégorie de jeu, Rosch note que les couleurs n'ont pas d'attribut identique commun à tous les membres de la catégorie, les propriétés physiques

comme la longueur d'onde variant constamment, les catégories de couleurs ne peuvent être analysées en une série d'attributs. Toutes les choses bleues ont en commun simplement d'être bleues¹⁰.

Rosch rejoint ainsi les attaques de Wittgenstein contre la conception frégréenne des concepts délimités à l'instar de districts. De même qu'il y a un sens à dire « tiens-toi à peu près là »¹¹, il y a un sens à montrer le sens d'un concept aux contours flous par des exemples. Ainsi, Rosch souligne que, dans une dispute de voisinage, des maisons peuvent manifestement être au milieu de terrains limitrophes sans que l'on connaisse les limites exactes des propriétés. Peut-il en être de même pour les concepts ? Bien que l'on ne puisse pas délimiter clairement un rouge orangé et un orange, ne peut-on pas déterminer le centre d'une catégorie sans en connaître les limites ? Une telle approche révélerait des principes de catégorisation là où échouent les définitions par des CNS.

D'une référence explicite à Wittgenstein, Rosch franchit alors un pas plus discutablement Wittgensteinien : une catégorie ne se définit pas d'abord par ses limites mais par son centre. Elle émet l'hypothèse d'une structure interne des catégories avec des membres plus ou moins bons. Les catégories se définiraient par un cœur formé des meilleurs exemples, jugés les plus représentatifs, et non par leurs limites, à l'instar des catégories de couleurs et de formes se développant autour des membres les plus saillants (couleurs focales). Les catégories de couleurs auraient une structure interne avec un centre entouré d'autres couleurs par ordre décroissant de ressemblance avec le prototype et avec un degré décroissant d'appartenance à la catégorie (des nuances de moins en moins rouges finiront par n'être plus rouges). Le degré de ressemblance avec les membres centraux correspond au degré d'appartenance à la catégorie.

Ce cœur (ces rouges sang et verts émeraude) qui est le centre spatial, le foyer d'organisation de la catégorie, est appelé « prototype », mot malencontreusement choisi, car il s'agit non d'un modèle, mais d'un cas typique, dont on se souvient le plus facilement, auquel on attache le nom de la catégorie en premier quand on apprend à la nommer. Le domaine des couleurs et des formes offre une première formulation d'une « théorie du prototype », selon laquelle une catégorie ne se définit pas par des CNS, mais par un prototype, physiologiquement déterminable pour certaines catégories perceptives. Il reste à tester la validité d'une telle hypothèse au-delà de ces cas particuliers.

2) L'EXTENSION DE LA THEORIE DU PROTOTYPE

A) La critique de la théorie classique

Les couleurs n'étant pas analysables en termes d'attributs discrets déterminant l'appartenance à la catégorie, la démarche et les résultats peuvent-ils être extrapolés à d'autres

¹⁰ Wittgenstein, *Investigations philosophiques* (PI), § 72 ; cf. *Cahier Brun*, II, § 2-3

¹¹ PI, § 71.

domaines ? Des travaux ultérieurs sur les catégories naturelles¹² (oiseau, chien, arbre, maladie, etc.) et les artefacts (meuble, jouet, véhicule, vêtement, outil, etc.) ont, selon Rosch, confirmé une structuration prototypique. Ainsi, à définir la catégorie d'oiseau par des CNS, il faudrait exclure de la définition l'attribut de voler, non suffisant puisque commun avec les insectes, et non nécessaire puisque les pingouins ne le partagent pas, alors que les critères communs (ovipare, avoir un bec) sont insuffisants. Il en est de même des attributs « avoir des ailes et des plumes » caractéristiques des oiseaux, mais non des pingouins. Aucun des critères typiques n'est suffisant ni nécessaire. La théorie des prototypes présente comme alternative une catégorie d'oiseau, centrée autour d'un oiseau typique, moineau ou aigle, à laquelle les autres membres appartiennent selon un principe de ressemblance avec le prototype.

La « révolution roschienne » opère alors une critique générale de la théorie « classique », ou logique, du concept ainsi caractérisée : les concepts ont une extension (les objets du monde qui appartiennent à la classe) clairement déterminée par leur intension (spécification des qualités qu'une chose doit avoir pour être membre d'une classe), ils ont donc des frontières nettes. Donc, une chose appartient ou non à la catégorie puisque l'appartenance est définie par des CNS, par la possession d'attributs communs à tous les membres. Pour qu'une figure appartienne à la catégorie « cercle », il suffit qu'elle possède les propriétés du cercle. L'appartenance est déterminée de manière componentielle par la possession d'attributs qui sont le critère de la catégorie. Tous les membres de la catégorie possédant ces critères ont un degré d'appartenance égal. Aucun cercle n'est un meilleur exemple de cercle. La distribution des attributs constituant les CNS est arbitraire et n'est pas dictée par la structure du réel.

A ce modèle, Rosch a opposé la théorie suivante : les catégories n'ont pas de frontières bien définies, mais floues, selon le principe qu'elles ne se définissent pas par leurs limites mais par leur centre. Elles ne sont pas nécessairement définies par des attributs communs. Il existe de meilleurs ou de moins bons exemples et donc des degrés dans les catégories qui ont une forte structure interne¹³ : elles sont constituées d'un noyau central, les cas les plus clairs et les plus caractéristiques, entourés par des exemples de moins en moins représentatifs. Le degré de représentativité d'un exemplaire correspond à son degré d'appartenance à la catégorie qui s'opère au moyen d'un appariement avec le prototype et qui peut être une question de degrés et non de vrai ou faux. Les catégories sont définies globalement et non pas analytiquement selon un traitement holiste (écologique) des catégories. Les membres ne sont pas perçus comme une liste de traits, mais comme des totalités configurées. Aussi la catégorisation n'est-elle pas un processus arbitraire. Le monde perçu n'est pas « un ensemble sans structure d'attributs équiprobablement co-occurents ». Il y a plus de chance que des objets avec des

¹² Cf. E. Rosch et C. Mervis, « Categorization of natural objects », in *Annual Review of Psychology*, 1981, pp. 89-115.

¹³ Cf. E. Rosch « On the internal structure of perceptual and semantics categories », in *Cognitive development and the acquisition of language*, sous direction de T. Moore, 1973.

plumes aient aussi des ailes et non des trompes. Les meilleurs exemples sont ceux qui condensent le maximum de traits distinctifs de la catégorie et, répondant ainsi à un principe d'économie cognitive¹⁴, définissent un niveau privilégié de catégorisation¹⁵.

Au vu de cette opposition schématique, les dramatisations rhétoriques et grandiloquentes sur la rupture de la révolution roschienne avec la tradition aristotélicienne où se complaisent les tenants de la théorie des prototypes, tels Lakoff, ne brillent ni par leur pertinence ni par leur sens des nuances. Aussi est-il aisé de se gausser de ces emphases, comme le font les détracteurs de Rosch¹⁶, de souligner que l'Aristote critiqué par Rosch et Lakoff n'est qu'une caricature et de renvoyer Rosch à la lecture des classiques. La théorie aristotélicienne ne supposant pas, en effet, l'arbitraire de la catégorisation, on peut retrouver Aristote dans Rosch puisque cette co-occurrence d'attributs semble bien renvoyer à l'idée d'espèce naturelle, étrangement étendue par Rosch aux artefacts, comme le souligne avec justesse E. Pachery¹⁷. En dépit de ses dénégations, Rosch opérerait un retour à une forme d'essentialisme des espèces et statuerait sur la structure de la réalité et non seulement sur celle des catégories. Il est clair que la théorie critiquée, dite « classique », emprunte à Frege aussi bien qu'à Aristote et que celle défendue fait étrangement voisiner Platon et Wittgenstein. Plus sobrement, la théorie classique comme dans un certain nombre de ruptures universitaires fracassantes propres à favoriser les carrières et les crédits de recherches, est celle enseignée à la génération précédente. Ni les rejets d'Aristote, ni les rejets de Rosch au nom d'Aristote ne semblent donc propres à éclairer sérieusement le débat.

La conception « logique » ou « classique » visée n'est pas tant un héritage de la tradition philosophique que des sciences humaines. Rosch vise à la fois les concepts districts de Frege, mais aussi la théorie de Whorf de l'arbitraire de la catégorisation linguistique s'imposant à un flux chaotique de données sensibles. Le modèle classique est également celui qui sous-tend les protocoles expérimentaux de la psychologie anglo-saxonne des années 50 et 60. Les stimuli se répartissent en classes définies : carrés et cercles, soit rouges soit bleus. Les concepts appris dans des conditions artificielles sont définis par des attributs spécifiques : rouge, bleu et carré, rond ou bleu. Une fois la règle de groupement apprise, les limites des concepts ne peuvent qu'être claires, et un élément satisfaisant les critères est un aussi bon exemple qu'un autre. Inversement, selon Rosch, ses expériences mettent en évidence le

¹⁴ La définition des catégories ne peut se faire isolément, mais seulement en rapport et en contraste avec d'autres catégories. L'organisation interne dépend de l'organisation externe, ce qui constitue un point commun avec le structuralisme. Mais, comme le souligne C. Chauviré (article cité), à la différence de Saussure pour lequel un signifié se définit par ce que les autres ne sont pas, il y a dans la théorie de Rosch un recouvrement des catégories aux limites et non une exclusion négative d'une catégorie par une autre.

¹⁵ Les catégories de base sont celles qui ont le plus d'attributs perçus en commun, des séquences de mouvements moteurs semblables.

¹⁶ Cf. O. Houdé, *Catégorisation et développement cognitif*, PUF, 1992, p. 58.

¹⁷ « Aristote et Rosch : un air de famille ? », in *Sémantique et cognition*, sous la direction de D. Dubois, p. 279.

phénomène de « goodness of example » dont il faut rendre compte avant d'élaborer une quelconque théorie du prototype.

B) les données empiriques

Les données empiriques révélant ce phénomène relèvent de trois catégories : les jugements des sujets, la relation avec des processus cognitifs et les indicateurs linguistiques. Premièrement, lorsque l'on demande à des sujets de juger du meilleur exemple d'une catégorie, la question est perçue comme sensée, au double sens où les sujets n'indiquent pas seulement ce qu'ils préfèrent ou leur est le plus familier, et où l'idée que tous les membres ne sont pas sur le même plan apparaît pertinente. Les meilleurs exemples sont les premiers nommés quand on donne le nom d'une catégorie. Le jugement sur le meilleur exemple concorde avec un jugement de typicalité : les sujets s'accordent sur les éléments les plus représentatifs des oiseaux (les moineaux et non les autruches), des maladies, fruits, légumes, véhicules. On a objecté que les questions posées induisent les réponses : les résultats « wittgensteiniens » au sens de la différence qualitative des membres de la catégorie seraient produits par le psychologue lui-même¹⁸. Deux réponses peuvent être apportées à cette objection. D'abord, il ne va pas de soi qu'une telle question soit jugée pertinente ni que les réponses soient concordantes ; ainsi cette question ne l'était pour les Danis concernant les couleurs. En second lieu, Rosch souligne que des résultats concordants sont obtenus avec d'autres méthodes.

La deuxième approche concerne les capacités cognitives de reconnaissance (on juge plus vite qu'un bon exemple est membre de la catégorie), de mémorisation et d'apprentissage. Aussi Rosch et Mervis ont-elles proposé un changement de point de vue sur l'apprentissage des enfants qui semblent définir une catégorie en termes de cas concrets plutôt qu'en termes d'attributs abstraits : ils savent qu'une pomme est un fruit et non une maladie sans connaître les relations d'inclusion entre genre et espèce. Des enfants de 10 mois peuvent former des catégories autour de prototypes avant de parler. La saillance des meilleurs exemples est liée à un ordre d'apprentissage : les enfants apprennent l'appartenance à la catégorie d'abord pour les exemples manifestes. A ces expériences s'ajoute la méthode du « priming » ou amorçage, c'est-à-dire de l'information préalable¹⁹. Cette technique de psychologie expérimentale étudie l'effet de l'attente préalable à la perception des stimuli. Il est demandé à un sujet de dire aussi vite que possible si deux choses sont identiques, que ce soit physiquement (comme un moineau et un moineau) ou par l'appartenance à une même catégorie (comme un pingouin et un moineau). L'amorçage consiste à donner une information

¹⁸ La mise en évidence d'effets prototypiques pour les nombres premiers par des opposants à la théorie des prototypes semble en effet une sérieuse difficulté pour la théorie. Pour une discussion de ces difficultés, voir Lakoff, *Women, Fire and dangerous things*, chap. 9, pp. 148-151.

¹⁹ Concernant ces expériences sur la représentation cognitive des catégories, cf. « Cognitive Representations of Semantic Categories », in *Journal of Experimental Psychology*, 1975, vol. 104, n°3, pp. 192-233.

préalable à la présentation des stimuli. Un amorçage (*a prime*) ne peut avoir d'influence que s'il contient des informations requises pour la réponse. Or, l'amorçage facilite la réponse pour les bons exemples et l'entrave pour les exemples pauvres, même dans le cas de l'identité physique: si le *prime* est le mot « vert », deux verts émeraude sont plus rapidement déclarés identiques et deux verts tirant sur le turquoise plus lentement déclarés identiques que sans information préalable. Si le *prime* est le mot « oiseau », on jugera plus facilement identiques deux moineaux que deux autruches sans le *prime*. Ces résultats tendent à confirmer que les prototypes constituent des points d'ancrage cognitifs.

La troisième approche concernant les indicateurs linguistiques a été développée par Lakoff avant de donner lieu à une sémantique du prototype²⁰. Sans même recourir à des expériences sophistiquées de psychologie expérimentale, Lakoff note que les langues naturelles contiennent des expressions, appelées enclosures (*hedges*), qui indiquent une structure graduelle des catégories²¹. S'il est naturel de dire « un moineau est un véritable oiseau (*a true bird*) » et « un pingouin est techniquement parlant, à strictement parler un oiseau (*technically*) », il ne le serait pas de dire « un pingouin est un oiseau par excellence » et « un moineau est un oiseau au sens large ». « Presque », « essentiellement », « en gros » (*roughly*), « est une sorte de », « pour ainsi dire » (*loosely speaking*), « virtuellement », etc., servent ainsi à indiquer des degrés de représentativité des membres dans une catégorie. Le deuxième phénomène linguistique est un principe de substituabilité dans les phrases. Lorsqu'apparaît le nom d'une catégorie, les énoncés sont compris dans les termes de ses membres prototypiques. Ainsi, dans « c'est un oiseau, mais il ne vole pas », le « mais » s'oppose à l'image prototypique de l'oiseau, moineau ou aigle, et non dindon ou pingouin²². De même dans l'énoncé « l'oiseau est sur la branche », moineau est substituable à oiseau, mais non pingouin²³.

²⁰ Cf. notamment « *Prototype semantics : the English word lie* » par L. Coleman and P. Kay, in *Language*, vol 57, n° 1, 1981, pp. 26-44.

²¹ Cf. « Hedges : A study in Meaning Criteria and the logic of fuzzy concepts », *Journal of Philosophical Logic* 2, 1973, pp. 458-508. Pour une mise en relation du phénomène linguistique des enclosures avec les capacités cognitives des sujets, cf. E. Rosch « Cognitive reference points », in *Cognitive Psychology*, n°7, 1975, pp. 532-547.

²² Ce type d'inférence qui manifeste que la logique des langues naturelles n'est pas la logique des conditions de vérité est également au cœur des recherches d'O. Ducrot qui offre un modèle concurrent de celui de la sémantique des prototypes pour rendre compte de ces inférences non logiques.

²³ Rastier pour tourner en ridicule la théorie des prototypes de Rosch et son application en linguistique donne l'exemple suivant. Rosch fait remarquer que les termes prototypiques peuvent remplacer les termes superordonnés : dans « une douzaine d'oiseaux se penchent souvent sur les fils du téléphone et gazouillent dans la matinée », le terme *hirondelle* peut facilement être substitué à *oiseau*, mais la substitution par *dindon* donne un résultat ridicule. Rastier objecte de que si la phrase choisie avait été « une douzaine d'oiseaux accouraient lourdement en criant pour se disputer le maïs que leur jetait la fermière », *hirondelle* aurait sans doute perdu son privilège de typicalité au profit de *dindon*. Mais il ne semble pas remarquer que c'est l'énoncé lui-même que sonne étrangement avec le terme *oiseau* (« Catégorisation, typicalité et lexicologie », in *Sémantique et cognition*, édité par D. Dubois, p. 276).

C) l'interprétation des données : la réification du prototype

Contre la tendance à considérer une théorie cognitiviste du prototype, devenu représentation mentale, comme une interprétation naturelle des expériences, Rosch a distingué les interprétations et les données que sont les phénomènes de « meilleur exemple » qu'elle a ramené aux jugements des sujets *derrière* lesquels il serait vain de chercher un quelque chose. Ces données empiriques, de par leur importance, doivent être prises en compte dans des théories psychologiques de la catégorisation. Mais la théorie des prototypes ne fournit par elle-même aucun modèle particulier de traitement, de représentation et d'apprentissage des catégories. Rosch est donc revenue sur les interprétations successives de ses expériences pour rappeler que la notion de prototype, la structuration des catégories en air de famille ou l'idée d'un niveau de catégorisation privilégié (distinction entre niveau subordonné, de base, superordonné) ne sont jamais que des hypothèses pour rendre compte des données. C'est par cet effort pour critiquer ces présupposés philosophiques que Rosch s'est le plus clairement rapprochée de Wittgenstein et que ses analyses sont pour le philosophe, sinon pour le psychologue, les plus intéressantes.

Si une catégorie se définit par un prototype, qu'est-il ? Un indicateur du centre d'une catégorie ou un quelque chose ? Sur ce point, la position de Rosch évolue très nettement même si le prototype reste le centre autour duquel s'organise la catégorie. Fonctionnant comme les meilleurs représentants de la catégorie, les prototypes sont des points de référence cognitifs et, dans certains domaines, des points d'ancrage transculturels. Mais quelle est leur ontologie ? Sont-ils des objets de pensée publics ou privés ? Rosch reconnaît sur ce point l'ambiguïté de ses formulations initiales qui tendaient à réifier le prototype. Les trois interprétations principales sont celles du prototype 1) comme un exemplaire public, 2) comme une représentation mentale et 3) celle d'une structuration des catégories en air de famille.

1) Sous une première formulation, le prototype est le meilleur représentant d'une catégorie, déterminé perceptivement par un effet de saillance, comme pour les couleurs. Considéré comme objet public, c'est un stimulus à partir duquel les autres sont perçus. Ce meilleur exemplaire est défini par le jugement des sujets sur la représentativité des membres de la catégorie et suppose un accord intersubjectif. C'est donc l'exemplaire auquel les sujets comparent les autres quand ils jugent de l'appartenance à la catégorie.

2) Mais pour expliquer les jugements des sujets, les psychologues ont cherché à déterminer la représentativité et la prototypicalité par un schéma²⁴. Cette recherche d'une représentation schématique est devenue celle d'une représentation abstraite de la catégorie par ses propriétés typiques. Le prototype serait alors une représentation mentale servant de critère pour juger du degré d'adéquation d'items avec l'« idée » de la catégorie. En outre, d'un point

²⁴ Pour l'illustration de cette tendance, cf. E. Rosch « Classification of real-world objects: Origins and representations in Cognition », in *La mémoire sémantique* sous la direction de S. Ehrlich et E. Tulving, 1976 repris dans *Thinking*, ss la dir. de P. Johnson-Laird et P. Wason.

de vue linguistique, comme le souligne Kleiber²⁵, si le prototype définit le sens, il serait absurde de dire que « moineau » est le sens de « oiseau », donc le prototype est une conjonction non nécessaire de traits typiques.

3) Rosch a critiqué cette orientation mentaliste en raison à la fois des difficultés théoriques de l'idée d'objet de pensée privé et du déficit de données claires et indiscutables dans les expériences sur les représentations mentales. Elle s'est ainsi tournée vers la notion Wittgensteinienne d'air de famille pour rendre compte de la structure graduelle des catégories sans réifier le prototype²⁶. En effet, dans des catégories artificielles faites de schémas de points ou de lignes, les prototypes peuvent précéder la catégorie, mais dans la plupart des domaines, les prototypes se forment à travers des principes d'apprentissage de la catégorie elle-même. Selon l'hypothèse d'une structuration en air de famille, les membres d'une catégorie en viennent à être perçus comme prototypiques de la catégorie dans son ensemble à proportion de leur degré de ressemblance de famille (du recoupement de leurs attributs) avec les autres membres. Corrélativement, les éléments les moins prototypiques d'une catégorie seront ceux qui ont le moins de ressemblance de famille avec les autres membres. Les membres prototypiques sont donc ceux qui ont le plus d'attributs en commun avec d'autres membres de la catégorie et ceux qui ont le moins d'attributs en commun avec d'autres catégories selon un principe de discrimination maximale.

Selon Rosch, en effet, la catégorisation répond à une exigence d'économie cognitive: les individus et les cultures tendent à définir comme meilleur exemple de la catégorie les membres les plus différents de ceux d'autres catégories de même niveau, ce qui permet une meilleure différenciation des catégories. Les membres prototypiques sont aussi les moins susceptibles d'appartenir à une autre catégorie alors que les exemples périphériques ont plus d'attributs en commun avec d'autres catégories. Ainsi, un moineau est un bon exemple d'oiseau, mais pas d'aliment, alors qu'un poulet est un membre moins représentatif de la catégorie d'oiseau et également un bon représentant de la catégorie d'aliment. Or, selon les résultats des expériences, les seuls attributs indiqués comme communs aux membres de la catégorie étaient aussi communs à d'autres catégories (par exemple, « se mange » pour des fruits ou « vole » pour les oiseaux) alors que les caractéristiques de la catégorie tendent à résider dans des traits, non pas communs à tous les membres, mais condensés dans certains membres (voler et avoir des plumes pour les oiseaux). Plus un membre a d'attributs communs avec les autres membres de la catégorie et moins il en a avec d'autres membres d'autres catégories, plus il est considéré comme un bon membre de la catégorie alors que moins un membre est jugé typique, moins les autres membres de la catégorie tendent à partager ses attributs. La notion de ressemblance de famille signifie donc qu'une catégorie ne se forme pas de manière isolée.

²⁵ *Op. cit.* p. 59

²⁶ E. Rosch et C. Mervis, « Family Resemblances : Studies in the Internal Structure of Categories », in *Cognitive psychology*, 1975, n°7, pp. 573-605.

Cette corrélation entre ressemblance de famille et prototypicalité permet de contrer la réification du prototype qui ne serait pas un *objet* mais un *effet* de la structure de la catégorie elle-même. L'air de famille offre une explication structurale de la formation du prototype qui peut être compris dans les termes de la formation de la catégorie elle-même sans lui préexister. Les prototypes se forment selon les mêmes principes que les catégories elles-mêmes et semblent être simplement les membres qui reflètent le mieux la structure de corrélation des traits de la catégorie prise globalement, la portion la mieux structurée de la catégorie : les catégories se forment pour maximiser la richesse d'informations d'un ensemble d'attributs, et les prototypes se forment de manière à rendre plus dense des ensembles d'attributs au sein de la catégorie.

II. Les ambiguïtés de la relation à Wittgenstein

Dans la notion d'air de famille, Rosch cherche une alternative à la fois à la réification du prototype et à une théorie des CNS, où les membres ne soient rassemblés ni au hasard ni selon une communauté de propriétés²⁷. Or, cette critique de la réification du prototype et les références à Wittgenstein mettent en question la cohérence de sa démarche marquée par un changement de perspective. Si le prototype est le phénomène premier dont l'air de famille n'est que l'un des modes de formation parmi d'autres, il risque d'être réifié en objet de pensée. Si la ressemblance de famille devient l'explication première d'effets de typicalité qui en dérivent, l'ambiguïté et le vague de cette notion sont une menace pour la catégorisation.

Ainsi Kleiber distingue une version première de la théorie centrée sur l'idée de prototype et une version étendue qui, renonçant au prototype, perd tout pouvoir explicatif. Kleiber voit dans le recours aux airs de famille selon Wittgenstein un abandon et un éclatement de la théorie initiale de Rosch. La structure de ressemblance de famille est si souple que n'importe quoi peut être membre de n'importe quelle catégorie. Ce modèle infalsifiable de regroupement des membres sur la base d'un recoupement partiel des attributs est raillé par A. Reboul et J. Moeschler²⁸ comme autorisant à classer les hommes parmi les oiseaux puisque ils sont bipèdes.

Ces objections soulèvent une double difficulté : y a-t-il une rupture dans la pensée de Rosch ? Quelle est la nature de ses références à Wittgenstein que d'aucuns ont jugés superficielles ? Malgré son ambiguïté, il convient de souligner que, dans les révisions que Rosch a opérées de sa propre théorie, la référence à Wittgenstein explique la cohérence profonde de sa démarche plutôt qu'elle n'introduit une rupture. Si Rosch ne parle plus de prototype, mais d'effets de typicalité, il s'agit moins d'un abandon de ses premiers travaux sur la couleur que d'un effort inspiré par Wittgenstein de critiquer la réification des objets de

²⁷ La structure de ressemblance de famille n'exclut pas cependant que les éléments partagent des éléments communs et nécessaires (*animé* ou *objet solide* pour les oiseaux par exemple).

²⁸ Dans le *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*.

pensée ainsi que la simple substitution du prototype au modèle des CNS sans changer de mode de questionnement. Or, les objections adressées à Rosch reviennent à considérer l'air de famille comme une simple transposition du modèle des CNS et recourent celles adressées à Wittgenstein, alors même, qu'à la différence de Rosch, il faisait de cette notion un usage essentiellement négatif et polémique.

I) LES PROTOTYPES, ENTRE PLATON ET WITTGENSTEIN

La référence à Wittgenstein dans la théorie des prototypes est ambivalente : un argument inspiré de ses vues donne lieu à des conceptions qu'il critique. Rosch se réfère à sa critique des concepts clairement délimités pour défendre l'idée que les concepts ne se définissent ni par leurs limites ni par une intension logiquement définie qui déterminerait leur extension²⁹. Les concepts, comme celui de jeu, ne sont pas définis par des attributs communs³⁰, mais leurs éléments sont reliés par une ressemblance de famille. Tous les membres ne sont donc pas des exemples de la catégorie au même titre, ce que semble suggérer Wittgenstein à propos des jeux. S'il n'y a pas pour lui de bons ou mauvais exemples des jeux, il existe entre eux des différences qualitatives telles que l'on peut considérer qu'apprendre à jouer aux dés pour de l'argent n'est pas la meilleure manière de montrer un jeu à des enfants³¹. En ce sens, la notion de prototype comme cas typique rejoint la critique de Platon par Wittgenstein et s'oppose à l'idée qu'une théorie ou une définition doit rendre compte de tous les exemples indifféremment. C'est selon ce principe que Wittgenstein critique le refus par Platon dans le *Théétète* de considérer le recours aux exemples comme une définition préliminaire de la connaissance³². Ainsi, la recherche de la généralité est corrélative d'un mépris pour le particulier. Il ne faudrait pas refuser une définition du nombre ne s'appliquant qu'aux nombres entiers finis, et non aux transfinis, parce que ce qui les distingue peut être aussi important que ce qui les relie³³.

Cependant, alors que la théorie du prototype, par l'importance accordée à la diversité des exemples, semble relever d'une critique du platonisme, elle s'en rapproche étrangement. Comme le fait remarquer le linguiste Givón³⁴, l'idée de prototype comme centre d'organisation de la catégorie est pour ainsi dire antithétique avec la critique par Wittgenstein de tout noyau dur de signification³⁵. Le prototype du rouge, ce rouge typique, qui n'étant que

²⁹ PI, §71.

³⁰ PI, §§66-67.

³¹ PI, §70.

³² *Théétète*, 146 d, texte critiqué par Wittgenstein dans le *Cahier bleu*, p. 72.

³³ *Cahier bleu*, p. 72.

³⁴ « Prototypes between Plato and Wittgenstein », in *Noun Classes and Categorization*, ss la dir. de C. Craig, John Benjamins éd, Amsterdam, 1986, pp. 77-102

³⁵ D'ailleurs, dans le *Cahier Brun* (II, §11), Wittgenstein ne parle de prototype et de cas typique que pour critiquer le caractère trompeur de la représentation de l'effort musculaire comme prototype de l'acte de volonté.

rouge et le plus éloigné possible des autres couleurs, devient ce rouge qui n'est que lui-même et non autre chose, ce rouge pur qui est l'idéal ou le paradigme platonicien du rouge. Non seulement la notion de prototype se rapproche de la forme platonicienne, mais on peut s'étonner que la notion de ressemblance de famille débouche sur une théorie du degré de ressemblance avec le prototype qui n'est autre qu'une reformulation de la théorie platonicienne de la participation par imitation des formes pures.

A ce titre, la théorie du prototype tomberait aisément sous les critiques que Wittgenstein adresse à une conception des propriétés comme ingrédients où un rouge prototypique se diluerait dans des rouges plus orange ou plus violets³⁶. Or, cette divergence entre une référence wittgensteinienne et des positions de type platonicien ne se cantonne pas dans le ciel des idées mais s'exprime dans les expériences psychologiques elles-mêmes. La manière de rechercher le prototype sous forme schématique conduit dans les travaux de Ekman sur les expressions faciales de base à des vues que Wittgenstein a fortement critiquées à propos de Galton³⁷, c'est-à-dire, la tendance à chercher le sens d'un mot dans « une sorte d'image visuelle qui ne comprendrait que les éléments communs à toutes les feuilles. Ce qui nous ramènerait à l'idée que le sens d'un mot est une image ou une chose qui représente le mot »³⁸. Cette tendance « galtonienne » latente dans certains travaux de Rosch devient manifeste dans l'extension de la notion de prototype en psychologie sociale. Directement inspiré de ceux de Rosch, les travaux de Nancy Cantor³⁹ sur les stéréotypes dans la perception et la catégorisation des personnes reviennent à réactualiser le type du claustrophobe, de l'étrangleur, du militant pacifiste, de la mère abusive, etc. ; catégories qui sont explicitement traitées sur le modèle des « catégories naturelles » et qui sont attribuées aux sujets aussi bien qu'intégrées dans le discours du psychologue avec un manque de distance critique sur leur construction sociale pour le moins décevant.

2) *OBJETS DE PENSÉE, MODES DE PENSÉE*

C'est d'ailleurs au nom de la critique wittgensteinienne des objets de pensée que Rosch a dénoncé la réification du prototype quelle qu'elle soit. Au-delà des dérives platoniciennes ou mentalistes de la théorie, elle souligne que la critique de Wittgenstein porte sur les objets de pensée aussi bien privés que publics. Parler d'un prototype est, selon Rosch, seulement une fiction grammaticale commode pour se référer aux jugements de prototypicalité. Le concevoir comme une entité unique serait soit une mauvaise interprétation des données soit une théorie cachée de la représentation mentale ou des objets de pensée. La tendance à réifier le prototype

³⁶ Cf. *Cahier Bleu*, p. 68-69.

³⁷ Cf. *Cahier Bleu*, p. 69. Les recherches de schémas perceptifs ou de mouvement moteurs que Rosch présente notamment dans « Classification of Real-world objects : origins and representations in Cognition » tomberait aisément sous le coup des critiques que Wittgenstein adresse à Galton.

³⁸ *Cahier Bleu*, p. 69.

³⁹ « Prototypes in Person perception » par N. Cantor et W. Mischel, in *Advances in Experimental Social Psychology*, vol 12, 1979, édité par L. Berkowitz, pp. 4-51.

comme s'il était un exemplaire spécifique ou une structure mentale est source de confusion. Si les prototypes sont les objets auxquels se réfère le nom de la catégorie, le mot représente un objet et savoir ce qu'il représente est une condition suffisante pour savoir ce qu'il signifie. Si les prototypes sont la signification des mots, ils doivent être soit une représentation mentale soit la référence, un objet dans le monde extérieur. Où sont-ils et que sont-ils ? S'ils sont une représentation, ils sont privés : mon chien prototypique peut différer du vôtre et je suis le seul à y avoir accès. Cette approche tombe sous la critique des objets de pensée privés ou d'une recherche de la justification privée du sens des mots⁴⁰. Un objet répondant à des critères à la fois publics et privés, comme le moineau prototypique, serait aussi inutile et évanescent que le scarabée dans la boîte⁴¹. Or Wittgenstein n'attaque pas simplement l'idée d'objet privé ou de signification mentale, mais aussi une interprétation référentielle où les objets publics donneraient par eux-mêmes le sens des mots⁴².

Autrement dit, changer l'objet de référence, que l'on substitue les prototypes aux CNS, les exemplaires au prototype mental, etc., ne fait que changer la localisation du public au privé mais reste dans les limites d'une conception référentielle du langage. En réifiant le prototype, on en fait un simple substitut au modèle des CNS, sans changer le mode de questionnement. Celui-ci demeure un objet de référence, ce qui donne la signification à un mot. C'est dans cette simple transposition d'un même type de questionnement que Rosch voit la source de maintes difficultés. On repose à propos du prototype des questions sur les concepts comme objets de pensée que la théorie visait précisément à éliminer comme la question de l'appartenance en termes exclusifs pour savoir si *oui* ou *non* quelque chose fait partie du prototype de même que l'on demandait précédemment si *oui* ou *non* quelque chose appartenait à la catégorie. « Une telle manière de pensée viole précisément l'intuition wittgensteinienne selon laquelle nous pouvons juger du caractère manifeste de cas et traiter des catégories sur la base des cas manifestes en l'absence totale d'information à propos des limites »⁴³.

Il ne s'agit pas simplement de changer les CNS par des conditions ni tout à fait nécessaires et ni tout à fait suffisantes car on ne fait que déplacer le problème. On s'adresse à ses symptômes et non à sa racine. Rosch en appelle donc à la suite de Wittgenstein à une dissolution des faux problèmes engendrés par une conception descriptive et référentielle du langage. Cette (auto) critique de Rosch révèle des convergences avec Wittgenstein plus profondes que ne le laisse penser la légitime critique du platonisme latent de la notion de prototype et manifeste une cohérence de sa démarche critique au-delà de ses changements de vues théoriques. A l'instar de Wittgenstein, Rosch considère que les catégories ne doivent plus être considérées comme des objets de connaissance ou de référence. Elle regrette ainsi la

⁴⁰ PI, §§258, 260.

⁴¹ PI, §293.

⁴² PI, 85 et cf. *Cahier Bleu*, p. 69.

⁴³ « Wittgenstein and Categorization Research in Cognitive Psychology ».

formalisation des recherches sur les prototypes, en rappelant que pour Wittgenstein c'est seulement dans un courant de pensée et des formes de vie que les mots ont une signification⁴⁴.

Aussi, à la suite de Rosch et dans le courant de l'anthropologie cognitive, certains travaux se sont-ils orientés vers l'ancrage de la catégorisation dans des formes de vie par l'analyse d'événements et de scénarii, notamment dans le recueil *Cultural Models in Language and Thought* de D. Holland et N. Quinn (Cambridge, 1987). Par une extension de la théorie des prototypes à une conception de micro mondes, la linguiste Eve Sweetzer, en accord avec les vues de Rosch, s'y efforce de définir *mentir* en simplifiant la définition donnée par Coleman et Kay : *mentir* se définit comme dire le faux en le sachant mais dans une forme de vie simplifiée, un monde de communication idéale régi par les maximes conversationnelles de coopération où je ne peux chercher à tromper et où l'information est toujours considérée comme bénéfique. Le prototype est une situation de communication, intégrée dans une forme de vie⁴⁵.

Aussi intéressante que soit cette définition du mensonge, il est toutefois à craindre qu'elle n'échappe pas à la réification du prototype mais la déplace. Face à ce modèle un même type de questionnement réapparaît : est-on *oui* ou *non* dans une telle forme de vie qui semble si clairement délimitée comme par des CNS ? Les scénarii du mensonge ou de la rupture amoureuse n'échappent pas à une schématisation objectivante. La réification du prototype ne relève pas seulement d'une approche cognitiviste mais aussi, plus étonnamment, d'interprétations «culturalistes».

Cette prééminence d'un mode de pensée objectivant n'aurait rien d'étonnant si l'on considère, comme les critiques de Rosch, que ses travaux depuis ceux sur les couleurs analysent des tâches dénotatives hautement contrôlées⁴⁶. L'appel de Rosch à reformuler les problèmes en abandonnant un langage référentiel pourrait n'être qu'une parade pour éluder des questions que la théorie ne peut résoudre à moins de constituer le prototype en objet de pensée. La référence aux formes de vie, en phase avec le courant écologique californien, risque de n'être qu'une formule incantatoire, soit vide et infalsifiable, soit insuffisante pour éviter la réification dénoncée. Il reste donc à analyser 1) si la position de Rosch sur la

⁴⁴ Zettel, p. 173.

⁴⁵ Cette définition a été utilisée dans des travaux sur l'antisémitisme, notamment par D. Goldhagen dans *Les Bourreaux volontaires d'Hitler* (Seuil, 1997), pour expliquer pourquoi les juifs étaient toujours représentés comme menteurs par la propagande nazie : mentir serait bien s'opposer à une vie en commun qui se représente comme coopérative et le menteur est celui qui trouble une forme de vie sociale. Or, l'une des objections adressée à Goldhagen est d'avoir précisément réifié l'antisémitisme allemand en une structure cognitive « éliminationniste » au détriment de sa construction historique.

⁴⁶ Ainsi John Lucy dans « The scope of linguistic relativity » considère qu'en dépit d'une méthode comparative, les travaux de Rosch n'envisagent les termes de couleurs que dans une fonction désignative de représentation de la réalité. Cette approche élimine les différences d'emploi de termes de couleurs comme celles du Zuni où deux formes de « jaune », verbale ou adjectivale, signifient le jaunissement par maturation et vieillissement ou par simple possession de la couleur jaune (Gumperz et Levinson, *Rethinking linguistic relativity*, p. 46)

typicalité est en rupture avec celle de Wittgenstein 2) si les objections adressées aux airs de famille consistent ou non à déplacer un même mode de questionnement en termes de CNS 3) si les travaux de Rosch permettent, selon ses vœux, une reformulation des questionnements philosophiques.

A) Les exemples typiques

Si la notion d'air de famille permet à Wittgenstein de refuser la fixation sur certains exemples privilégiés, la complexité de l'héritage wittgensteinien de Rosch peut s'éclairer par le statut des exemples dans la querelle d'Austin et d'Ayer sur la théorie des données des sens⁴⁷. Austin reproche à celle-ci de reposer sur une dichotomie artificielle et tranchée entre objet physique (accessible à plusieurs sens, à plusieurs observateurs, qui peut exister sans être perçu) et données des sens (accessibles à un seul sens, à un seul observateur, n'existant pas sans être perçues), qui dérive de l'analyse réductrice des mêmes exemples : les objets de taille moyenne dont les meubles sont le type. Austin diagnostique, à l'instar de Wittgenstein, une fixation obsessionnelle des philosophes sur les exemples scolaires comme les tables au détriment des arcs-en-ciel, des mirages, des images de cinéma, des gaz, non-conformes aux critères des objets de perception.

Or, Ayer, pour sauver sa définition, propose une analyse par recoupements⁴⁸ qui s'accorde apparemment avec une théorie des prototypes : certes certains objets de perception sont accessibles à un seul sens, mais le recoupement des trois critères désigne les meubles comme prototype. Cette stratégie préserverait le caractère privilégié de certains exemples. Mais en sauvant ainsi les meubles, Ayer perd la dichotomie, la délimitation claire du concept d'objet physique comme objet de perception qui fondait la théorie des données des sens. La notion de prototype ne peut donc être isolée de la définition d'une catégorie par son centre qui autorise le flou et les frontières indéterminées, ce qui est le principe même de la critique d'Austin. La notion d'exemple typique, employée à propos des meubles par Ayer contre Austin, l'est au détriment de la pensée d'Ayer : les critères des objets physiques ne sont plus des CNS, mais une définition prototypique, avec des frontières floues, de l'objet de perception dont les meubles ne sont plus que de bons représentants.

En outre, bien que l'idée de prototype ne soit pas wittgensteinienne si elle implique un noyau dur de signification, Wittgenstein, dans sa critique du scepticisme, souligne l'usage de cas typiques dans un processus d'apprentissage⁴⁹ qu'ils rendent possible et qui révèle leur exemplarité. Ainsi, l'enfant apprend le vocabulaire de la douleur selon un double apprentissage dans des cas manifestes où il a mal ou voit quelqu'un pleurer⁵⁰.

⁴⁷ Cf. Ayer, *The Foundations of Empirical Knowledge* et Austin *Le langage de la perception*.

⁴⁸ *The Central Questions of Philosophy*, chap 4 « The problem of perception »

⁴⁹ Voir sur ce point l'article de C. Chauviré cité.

⁵⁰ Cf. par ex. *Notes sur l'expérience privée et les sense data*, p. 49. il ne nous est plus possible de faire la différence « entre simple comportement et expérience plus comportement » comme lorsque nous voyons quelqu'un tomber dans les flammes et hurler.

Aussi, la critique du dépassement platonicien des exemples n'est-elle pas incompatible avec la reconnaissance de l'exemplarité de certains exemples. Dans *Le Cahier brun*, Wittgenstein oppose la méthode de l'artichaut où à force de dépasser les exemples nous ne trouvons rien, et la méthode de compréhension par les exemples, qui est précisément le mode d'explication des mots « comprendre » et « dériver »⁵¹. Il précise que les exemples n'ont pas pour objet d'écarter un voile de caractéristiques superficielles pour découvrir une essence et que l'explication de l'usage d'un mot « consiste essentiellement dans une présentation descriptive d'exemples comportant certains traits caractéristiques particuliers », faisant ressortir certains traits, parfois avec exagération. Aucun élément essentiel n'est à découvrir outre les traits distinctifs des cas particuliers. A ce titre, en mettant en évidence le lien entre apprentissage et typicalité, pour les couleurs par exemple, la théorie du prototype accrédite l'idée que la description des exemples n'est pas un pis aller, un moyen indirect de produire une certaine image ou une idée de ce qui ne peut être montré. C'est le repérage même du caractère typique de certains exemples qui constitue le processus de catégorisation.

B) Les ambiguïtés des ressemblances de famille

Or, la notion de ressemblance de famille étant présentée à travers le repérage de traits caractéristiques⁵², les vues de Rosch et celles de Wittgenstein convergent précisément à son propos, bien que Wittgenstein l'utilise pour critiquer tout noyau dur de signification et Rosch pour définir un centre de la catégorie. Car, de ses travaux sur la couleur à ses critiques de la réification du prototype, la démarche de Rosch trouve sa cohérence dans la recherche du processus de catégorisation à travers un ordre d'apprentissage qui révèle aussi la pertinence des airs de famille selon Wittgenstein⁵³.

En effet, la notion n'est pas sans ambiguïtés et les critiques de Kleiber n'épargnent pas les vues de Wittgenstein. Il d'abord douteux que la notion glissante de ressemblance apporte un éclaircissement philosophique quelconque, tant elle a elle-même besoin d'être clarifiée. Comme le reconnaît Rosch à la suite de la critique de la similitude par Goodman, tous les oiseaux sont semblables en ce qu'ils ne sont pas des hippopotames et ne sont pas plus grands que la lune. De plus, la ressemblance de famille risque d'être une notion soit trop superficielle et étroite soit trop lâche pour permettre la catégorisation.

En premier lieu, on pourrait objecter à Wittgenstein que le phénomène est superficiel et n'est qu'un symptôme et non un critère de l'appartenance familiale. Pour savoir qu'un tel est le fils de son père, la ressemblance n'est qu'un épiphénomène et un critère trop étroit : nul ne contesterait qu'X est le fils de sa mère, preuves juridiques et génétiques à l'appui, même

⁵¹ § 73.

⁵² *Cahier Brun*, § 73.

⁵³ Les travaux de Rosch permettent de montrer que la notion de ressemblance de famille n'est pas un phénomène marginal comme cela a été objecté à Wittgenstein (Cf. David Bloor, *A Social Theory of Knowledge*, p. 33 et sq) et qu'il s'applique même au cas des couleurs qui a été donné comme un contre exemple aux vues de Wittgenstein (Cf. Bloor, p. 39).

s'il ne lui ressemble pas. En cas d'incertitude, on aura recours à des critères biologiques ou juridiques pour savoir si deux personnes sont de la même famille. Par conséquent, même si Wittgenstein n'utilise pas la ressemblance de famille comme critère d'appartenance à une catégorie, cette notion n'est pas un argument suffisant pour promouvoir une méthode par les exemples : en matière de lien de famille, l'essentiel est ailleurs et se joue au-delà des ressemblances dans une galerie de portraits, par des actes de naissance ou des tests d'ADN. N'étant pas un critère de l'appartenance familiale, cette notion laisserait intacte l'idée que « les exemples qui précèdent n'avaient pas pour objet, en écartant un voile de caractéristiques superficielles, de découvrir quelle pouvait être l'essence ». Ces critiques recourent les objections adressées à la théorie des prototypes : les effets prototypiques sont superficiels et les véritables critères de catégorisation sont remplis par les CNS, ce qu'attesterait la constatation d'effets prototypiques dans la catégorisation des nombres premiers.

Il faut donc déterminer à quel jeu on joue avec la notion de ressemblance de famille : s'il s'agit de traits physiques, la ressemblance n'est pas un critère mais un symptôme de l'appartenance, un phénomène superficiel ; si l'on inclût des traits de caractère ou de comportement, la ressemblance de famille n'est plus un phénomène superficiel et étroit, mais l'image donnée par Wittgenstein de la galerie de portraits est trompeuse. La question « x fait-il ou non partie de la famille ? » n'est plus une simple question biologique ou juridique mais de forme de vie, au sens où l'on pourra dire qu'un concubin non marié, un domestique vivant depuis longtemps dans une famille ont acquis un trait de caractère, une manière de réagir ou de parler, qui permet de dire d'eux qu'ils « font vraiment partie de la famille ». L'image des ressemblances de famille n'est donc intéressante que si elle ne recoupe pas des liens juridiques ou biologiques. Pour n'être ni superficielle ni égarante, elle doit être inscrite dans un jeu de langage, par exemple savoir qui fait partie de la famille (détermination de degré d'intimité, des personnes à prévenir en cas d'urgence, à faire figurer sur un faire-part de naissance ou décès).

En second lieu, la ressemblance de famille risque inversement d'être une structure tellement lâche que tout peut y rentrer si elle est interprétée sous la forme d'une chaîne de ressemblances telle que A ressemble à B, B à C, et C à D, mais A et D n'ayant plus rien en commun. Wittgenstein donne ainsi l'image de la corde qui tient, alors même que les fils qui la composent ne sont prolongés pas du début à la fin⁵⁴, ce qui accroît les difficultés de la notion de ressemblance et du repérage de traits communs jusqu'à donner une extension démesurée et anarchique aux catégories. Le refus d'une catégorisation par des CNS ouvrirait la voie à des dérives comme celle des hommes-oiseaux.

Or les réponses possibles à ces deux objections indiquent des convergences profondes entre les vues de Rosch et celles de Wittgenstein dans la mesure où ces objections négligent, chacune à leur manière, le caractère à la fois global et ordonné des ressemblances de famille.

⁵⁴ Cf. *Cahier Brun*, I § 17, p. 176 et PI, § 67.

En premier lieu, ces critiques contre les chaînes de ressemblances ou les concepts-valise en « marabout-bout de ficelle » oublient que toute ressemblance n'est pas une ressemblance de famille et qu'une famille se distingue des autres. Sur ce point, Wittgenstein n'est jamais aussi explicite que dans *Culture and Value* où il note que « Spengler serait mieux compris s'il disait 'je compare différentes périodes culturelles à la vie de plusieurs familles ; à l'intérieur d'une famille il y a un air de famille, tandis qu'il y a une ressemblance entre des membres de familles différentes, mais l'air de famille se distingue de cette autre ressemblance par tel ou tel caractère' »⁵⁵. L'on peut ajouter qu'un même individu peut appartenir à plusieurs familles, un Dupond peut aussi être un Durand par sa mère et un même peintre regardé comme un cubiste ou un futuriste selon la manière de tracer des lignes de force dans son œuvre. Donc la ressemblance de famille doit être un principe de discrimination entre familles, mais aussi un principe d'ordre dans un ensemble d'individus selon qu'on les voit comme des Dupont ou des Durand (Est-ce le portrait de son père ou de sa mère ?). C'est précisément dans le cas des familles de peintre ou de pensée, sans en-deçà biologique ou juridique permettant de reconnaître en un peintre un cubiste ou un futuriste, que la notion trouve sa portée.

L'articulation de la mise en ordre et des cas typiques distingue la ressemblance de famille d'une ressemblance quelconque car « on doit nous indiquer quel est l'objet de comparaison, l'objet à partir duquel cette manière de voir est dérivée »⁵⁶. Pour donner une idée des traits caractéristiques d'une certaine famille, il faut montrer un ensemble de portraits, en attirant l'attention sur certains traits ; la tâche principale consisterait en un arrangement adéquat de ces portraits, qui permettrait de voir comment certaines influences ont graduellement changé les traits, de quelle manière particulière vieillit cette famille⁵⁷. Autrement dit, la ressemblance de famille ne peut être aperçue que dans un processus global, une vue synoptique et un ordre, à partir de cas caractéristiques, ce qui produit un principe de discrimination d'avec les autres familles, parfois dans un même individu, à la fois Dupont et Durand. Il ne faut donc pas se méprendre sur l'image « laxiste » de la corde ou de la chaîne qui a valeur seulement de cas limite dans la mesure où il ne peut y avoir de ressemblance de famille entre deux éléments pris terme à terme mais seulement dans un ensemble. Les ressemblances doivent s'entrecroiser selon l'image d'un tissu pour constituer des airs de famille.

Ce principe de globalité de la ressemblance, particulièrement clair dans la théorie des prototypes où la catégorisation suppose des *Gestalt*, suffirait à disqualifier l'objection des hommes-oiseaux, un homme ne ressemblant pas du tout à un oiseau. La bipédie, comme trait commun, n'autorise pas d'avantage un tel regroupement en raison du caractère ordonné de la catégorie où la ressemblance est pertinente à l'intérieur d'un ensemble qui définit les traits caractéristiques. Or, la bipédie caractéristique de l'homme recoupe l'usage de la main dans un

⁵⁵ P. 24.

⁵⁶ *Culture and Value*, p. 24.

⁵⁷ *Cahier Brun*, § 72.

ensemble tout à fait différent de la bipédie de l'oiseau. L'analyse en termes d'air de famille ne laisse pas de place à ce genre d'ambiguïté.

Toutefois, l'objection est en elle-même significative d'une persistance à penser en termes de CNS ou de conditions ni tout à fait nécessaires ni tout à fait suffisantes, les traits distinctifs des catégories restant décomposables, analysables, isolables et sans structure interne. On tend à ne voir dans la ressemblance de famille qu'un phénomène superficiel et à déplacer sur la théorie du prototype un mode de pensée analytique incompatible avec l'idée d'un ensemble global et ordonné où les ressemblances pertinentes s'engendrent mutuellement en même temps que l'air de famille comme vue synoptique. Ce mode d'engendrement de l'air de famille est compatible avec l'idée d'effet prototypique. Dans l'entrecroisement des ressemblances, les processus de formation du prototype et de la catégorie sont les mêmes, le prototype étant un effet de la structure de ressemblance de famille et non une entité.

A cet égard, un dialogue entre philosophe et psychologue peut être fructueux pour analyser comment une structuration en air de famille n'est pas le renoncement à toute catégorisation et pour reformuler certaines approches philosophiques. Car ces objections adressées aux airs de familles ne tiennent compte ni de l'idée de globalité ni de l'idée d'ordre interne de la catégorie qui est un ordre d'apprentissage. Ainsi, à propos du mode de catégorisation des enfants, la défense par Bloor⁵⁸ des airs de familles contre Vygotsky et celle par Rosch⁵⁹ de la catégorisation des enfants convergent. Le psychologue Vygotsky, considérant que les enfants classent les objets selon une ressemblance de famille, en conclut qu'ils n'ont pas accès à des principes de catégorisation : partant d'un petit triangle jaune, ils passent à un triangle rouge, puis à un cercle rouge, apparissant un nouvel élément sur la base d'un attribut du premier. Le couteau est associé à une fourchette à titre de couvert, puis à un tournevis parce qu'il est pointu, lequel est ensuite associé à un parapluie parce qu'il est long et fin. Vygotsky ne voit dans les ressemblances de famille que de pseudo concepts et s'inscrit par là dans une longue tradition en psychologie qui considère que les enfants ne classent pas les objets selon des propriétés communes, mais selon des chaînes d'association. Mais, dans une telle interprétation des airs de famille comme concaténation par association, comme le remarque Bloor, on change de principe d'appariement, de jeu de langage à chaque fois, si bien qu'il n'y a aucun ordre dans ces concepts-valises, fort différent des airs de famille selon

⁵⁸ Wittgenstein. *A social theory of knowledge*, p. 32.

⁵⁹ Rosch critique la vision de la catégorisation des enfants comme une association sans règle. Toutes les expériences faites sur le mode de classement des enfants se situaient toujours au niveau superordonné (les enfants devaient mettre ensemble un chat et un cheval comme appartenant au genre animal, au lieu de placer ensemble deux chats). Dans une étude, des sujets allant de trois ans à l'âge adulte ont été divisés en deux groupes : l'un devant classer ensemble des objets du niveau de base et l'autre moitié au niveau superordonné : le groupement s'est fait beaucoup facilement au niveau de base. La prétendue différence entre enfants et adultes proviendrait d'un artifice expérimental où la seule classification est superordonnée. En outre, comme il a été indiqué précédemment, les difficultés de catégorisation des enfants tiennent au fait, selon Rosch, qu'ils n'étaient pas interrogés sur des cas typiques.

Wittgenstein. Les ressemblances y sont jugées dans le contexte d'un jeu de langage, ce qui souligne certaines similitudes et non d'autres : couteau et fourchette se regroupe dans le rituel de la nourriture, alors que l'outil appartient à une autre activité. La notion d'air de famille n'est pas séparable d'un jeu de langage avec son ordre et ses règles.

C) Du relativisme conceptuel

Cet arrangement adéquat est, selon Wittgenstein, un ordre d'apprentissage où j'apprends à reconnaître les traits caractéristiques qui ne se manifestent que par le fait que j'apprends à les voir. Tel est l'enseignement des premières expériences de Rosch où les formes et les couleurs « typiques » ne sont reconnues comme telles que par le biais d'un apprentissage qui n'est pas celui d'éléments isolés mais de catégories globales faites de dégradations et de dérivations entre les éléments. C'est le point commun entre ses premiers travaux et ceux sur les airs de famille qui peuvent ainsi contribuer à un renouvellement de questionnements philosophiques.

En effet, les expériences sur les couleurs donnent lieu à des critiques du relativisme nuancées. La couleur était pour Rosch « un domaine idéal pour démontrer les effets des différences lexicales sur la pensée », venant ainsi à l'appui d'une position de déterminisme et de relativité linguistique. Au lieu de cela, elle est apparue « comme un domaine particulièrement approprié pour examiner l'influence de facteurs perceptifs sous-jacents sur la formation et la référence des catégories de langues »⁶⁰. Les expériences menées par Rosch infirment l'hypothèse Sapir-Whorf dans le domaine de la perception des couleurs et plaident contre le relativisme linguistique, mais de quelle manière ?

Rosch ne critiquerait-elle le relativisme que pour revenir au mythe du musée et à un universalisme aussi poussiéreux ? Selon Rastier⁶¹, elle opérerait un retour à des concepts-choses préverbaux auxquelles les langues attacheraient des mots-étiquettes, et cela par une négation à la fois de l'enracinement anthropologique des concepts et de la critique linguistique de la catégorisation comme nomenclature par Saussure ou par Quine. Rosch ne critiquerait la relativité linguistique qu'en supposant que les Danis possèdent des concepts prélinguistiques du rouge ou du cercle auxquels il leur suffirait d'attacher les mots d'un nouveau vocabulaire. L'objection mérite d'être entendue. Certes, la continuité entre l'expérience prélinguistique de reconnaissance et d'appariement et celle d'apprentissage d'un vocabulaire peut être interprétée dans le sens de la présence de concepts prélinguistiques de couleurs, mais il n'en va pas de même pour les formes. L'expérience d'apprentissage d'un vocabulaire des formes est concordante avec le domaine des couleurs, mais la reconnaissance non-verbale et le groupement et l'appariement des formes sont opérés au hasard avant l'apprentissage d'un vocabulaire. A supposer une structuration prélinguistique de la perception en matière de

⁶⁰ « Linguistic relativity », p. 512, cf. plus généralement « Universals and cultural specifics in Human Categorization », in *Cross Cultural Perspectives on Learning*, édité par R. Brislin, S. Bochner.

⁶¹ Article cité, p. 264.

couleur, les expériences ne permettent pas de conclure que tel est le cas pour les formes et que Rosch présuppose des concepts-choses avec des mots-étiquettes, ou de protocatégories de couleurs et de formes enfouies dans quelque recoin de notre esprit. Il faut au contraire souligner le caractère dynamique des expériences où, pour les formes, les jugements sur le meilleur exemple ne peuvent être obtenus qu'à travers un processus d'apprentissage. Les résultats ne sont pas séparables de ce processus, lui-même inséparable du caractère global des catégories où les cas typiques entrent dans un ordre de dérivation⁶².

Les expériences de Rosch représentent une critique de la relativité linguistique, et donc de la thèse d'intraductibilité, par un changement de point de vue sur le critère même proposé pour juger du relativisme, celui de la traduction. Rosch a d'ailleurs souligné le caractère forcé et artificiel des traductions de Whorf qui induisent des différences métaphysiques forcées entre les langues⁶³. L'intraduisible de Whorf ne serait que du mal traduit. Concernant le vocabulaire des couleurs des Danis, la question est toutefois plus délicate. Leur vocabulaire binaire est traduisible dans le nôtre, mais le nôtre chromatique et pluriel, ne l'est assurément pas dans le leur. En identifiant traduction et compréhension et en faisant de la traductibilité le critère de commensurabilité entre les cultures, les différences lexicales plaideraient pour le relativisme et l'incompréhension par les Danis de notre système conceptuel. Mais, si l'on introduit un critère de reconnaissance non-verbale ou d'apprentissage linguistique, l'incommensurabilité s'efface et l'intraduisible devient compréhensible : les expériences menées par Rosch font apparaître *a contrario*, non un retour vers l'universalisme des concepts-choses, en deçà d'un processus de traduction, mais la nécessité d'une révision des critères prévalant aux positions relativistes. Le critère de traduction apparaît plutôt comme la cause des problèmes qu'il prétend résoudre, alors que des critères de reconnaissance ou d'apprentissage, ainsi que la variation des approches linguistiques et perceptives, permettent de ne pas s'enfermer dans l'alternative du traduisible ou de l'incommensurable⁶⁴.

Concevoir la traduction comme le critère du relativisme culturel relève d'une prééminence de la linguistique et de la philosophie du langage dans la conceptualisation. Les défenseurs et les critiques du relativisme partagent l'idée que des changements radicaux de

⁶² On pourrait alors critiquer les processus expérimentaux eux-mêmes du point de vue d'une anthropologie culturelle. Cette manière d'introduire le laboratoire de psychologie dans la jungle et de soumettre les indigènes à des stimuli, qui en d'autres termes a pu être reprochée aux vues de Quine sur la traduction radicale, n'est pas néanmoins l'irruption gratuite de la psychologie cognitive dans le domaine culturel de l'anthropologie. Si Rosch s'en prend à une hypothèse linguistique et anthropologique d'un point de vue psychologique, c'est avec les méthodes de l'anthropologie cognitive au regard de laquelle les expériences qu'elle a menées apparaissent davantage comme une « synthèse » que comme une révolution. La démarche de Rosch ne procède pas d'une ignorance de l'enracinement culturel possible du processus de catégorisation, même si à l'instar de l'anthropologie cognitive, ses vues s'opposent à l'anthropologie interprétative ou « post-moderne » axée sur la métaphore du texte ou de l'activité de traduction. Pour la place des vues de Rosch dans le courant de l'anthropologie cognitive, cf. R. d'Andrade, *The development of cognitive anthropology*, p. 115.

⁶³ « Linguistic relativity », p. 501-502

⁶⁴ Cf. à ce sujet les remarques pertinentes de G. Lakoff, *Women, fire...*, p. 311 et sq.

langues entraîneraient des changements de significations et de concepts, à la suite de la critique des significations invariantes et de l'analyticité. A vouloir défendre le relativisme par l'intraductibilité comme Whorf ou à vouloir le réfuter par la traductibilité comme Davidson, on semble tenir pour acquis qu'il n'y a d'autre accès à la catégorisation que le discours ou, selon les termes de Davidson, que nous ne sommes pas en position de juger si les autres divergent de nous par leurs croyances ou leurs concepts faute d'un accès non linguistique à leurs concepts⁶⁵.

A cet égard, en traquant les présupposés philosophiques des recherches psychologiques, le mérite de Rosch est de remettre en question une conception philosophique qui place les concepts comme significations sous la nécessaire dépendance de la philosophie du langage. Au-delà des critiques de l'analyticité, par d'autres biais que Goodman, l'étude de la catégorisation ne se résorbe ni dans la croyance ni dans les seules différences interlinguistiques. Pour autant, il ne s'agit pas de revenir aux représentations mentales et à une philosophie de l'esprit ou au primat de la perception au détriment du langage, car la reconnaissance des bonnes formes ne s'opère que par un processus d'apprentissage linguistique : apprendre à voir, le « don't think, but look » que Wittgenstein prônait pour les airs de famille, n'est possible que dans un jeu de langage.

La théorie des prototypes n'est au total ni un nouveau ni un ancien talisman, mais les vues de Rosch ont le mérite de bousculer certaines équivalences ou divisions intellectuelles installées : l'équivalence entre compréhension et traduction et entre intraductibilité et incommensurabilité, l'alternative entre concepts objets et relativisme linguistique, la dichotomie entre recherches cognitivistes sur l'esprit et appartenance culturelle à des jeux de langage et des formes de vies⁶⁶. Et ce dérangement des classifications intellectuelles n'est probablement pas le biais par lequel elle est le plus infidèle à Wittgenstein.

ISABELLE DELPLA – UNIVERSITE MONTPELLIER III

⁶⁵ Cf. « Sur l'idée même de schème conceptuel », dans *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 288.

⁶⁶ Ainsi la critique d'inspiration wittgensteinienne du cognitivisme par V. Descombes dans *La Dénrée mentale* et *Les Institution du sens* repose sur le principe de cette coupure entre « wittgensteinisme » et cognitivisme.

